

LE PÈRE PEINARD



Réflex

HEBDOMADAIRES
d'un

GNIAFF

ABONNEMENTS
France

Un an 6
Six mois 3
Trois mois 1 50

RÉDACTION & ADMINISTRATION

15, Rue Lavieuville (Montmartre), Paris

ABONNEMENTS
Etranger

Un an 8
Six mois 4
Trois mois 2

Mensonges espagnols ET FAUX TÉLÉGRAMMES

MONTJUICH EST TOUJOURS FARCI



SAGASTA L'INFAME!

Décidément, nom de dieu, les gouvernants espagnols détiennent tous les records : aussi bien celui de l'infamie et de la cruauté, que celui de l'hypocrisie et du mensonge.

Les bons bougres ont lu, dans le dernier numéro, la dépêche transmise par l'Agence Havas, annonçant la mise en liberté de tous les détenus de Montjuich.

C'est une odieuse menterie!

Une nouvelle canaillerie des grosses légumes.

Sur les cent vingt innocents qui râlent dans les infernales géhennes de Barcelone, seuls douze d'entre eux, ont été débouclés.

Un sur dix..., pas plus!

Et, il ne faut pas l'oublier : ces cent vingt pauvres bougres sont absolument innocents. Tellement innocents qu'ils ont été acquittés à deux reprises, par deux conseils de guerre,

— et on sait ce que valent des conseils de guerre..., surtout en Espagne!

Relâcher douze innocents et en garder cent huit dans les griffes, c'est ce que la poufiasse qui fait le métier de reine appelle être la « mère de tous les Espagnols. »

Elle a du culot!

Voici donc, remises au point, réduites à leur mince valeur, les tartinades jésuitiques sur la pitié de cette chamelle, imprimées par l'*Imparcial* de Madrid et le *Temps* de Paris.

Boniments que tout ça!

Boniments infects pour empaumer le peuple, — encore et toujours! — et éviter, grâce à ces jésuitiques palabres que les râles des innocents n'attirent enfin l'attention des plus poires.

C'est, qu'en effet, y a des niguedouilles qui sont d'une bonne foi si candide qu'ils vont prendre ça pour argent comptant : il va leur suffire que la toupie royale ait promis d'être la mère de tous les Espagnols pour qu'ils coupent dans ses ragougnasses hypocrites et mensongères.

Et si les pauvres jobards gardaient un brin de méfiance, la presse espagnole se charge de les endormir en plein : depuis que le jean-foutre Sagasta a pris la succession de Canovas, les encensoirs encensent ferme.

Ces muflés de journalistes prétendent que Sagasta est le vrai, le seul gonse bath aux

pommes. Avec lui, plus de tortures, plus d'arrestations arbitraires, plus de charogneries d'aucune sorte.

Un muflé, même, a eu le toupet d'imprimer que cette bourrique de Sagasta personnifie la LIBERTÉ. Zut, alors! Autant dire que Vacher personnifie la bonté d'âme.

Rien de tout ça ne m'épate : les chieurs d'encre font leur métier de larbins du pouvoir. C'est évidemment pas propre, mais ça rapporte davantage que de clamer la vérité au popolo.

Par exemple, ce qui m'enquiquine c'est que les bons bougres se laissent quelquefois prendre à ces rosseries.

C'est le cas des pauvres fieux qui, depuis quinze mois, moisissent dans la boîte à réflexions de Montjuich — quoique reconnus innocents par deux conseils de guerre! Enervés et débilités par cette longue détention et, par toutes les angoisses et les souffrances qui ont été leur lot ils se sont accrochés — comme les noyés s'accrochent à tout! — à cette lueur d'espérance qui semble émaner de l'étiquette de *libéral* dont s'est affublé Sagasta : ils ont écrit au birbe pour lui demander leur mise en liberté, en se servant dans leur supplique de termes bougrement pleurnichards.

Ils disent, en toutes lettres, à ce chameau-érate qu'ils ont confiance en « sa bonté bien connue... », son indiscutable sens de la jus-

tice... ses dons d'habile et sensé politicien... Ils bouclent leur poulet en assurant que « s'il les remet en liberté il aura mérité de l'humanité, et le souvenir qu'ils en garderont sera impérissable... » Puis ils finissent par un : « Vive votre excellence beaucoup d'années ! »

Pauvres fieux, comme ils ont dû souffrir pour en arriver là !

Et, nom de dieu, à voir ça, ça me fiche davantage en rogne contre les tortionnaires qui, par leurs abominables crapuleries, brisent ainsi les volontés, meurtrissent à tel point les individus.

L'un des signataires est un bon fieux nommé Fruitos, — et Fruitos sait bien qu'en 1893, lors de l'affaire du Liceo, Sagasta était au pouvoir; ce qui n'empêcha pas que lui, Fruitos, fut horriblement martyrisé, eut les parties sexuelles broyées..., et mille autres horreurs !

Ce fut sous le règne de Sagasta, — toujours en 1893-94 — que les pauvres bougres impliqués dans les affaires du Liceo et de la Gran Via furent emprisonnés de longs mois à bord du navire de guerre « La Navarra » et conduits à Montjuich pour y subir la torture.

Dans le tas, à l'aveuglette, les inquisiteurs pigèrent six malheureux et les fusillèrent.

Pourquoi ceux-là furent-ils assassinés, — et non les autres ?

Ça, ce fut une fantaisie d'inquisiteurs : ils fusillèrent au hasard de la fourchette ! Oui, foutre ! Car on ne saurait trop le gueuler : ces six fusillés, de même que la kyrielle d'autres qui furent envoyés aux bagnes équatoriaux, aussi bien que les bidards qui furent acquittés..., tous, tous, tous étaient innocents !

Et qui présidait aux tortures ? Sagasta !

Parfaitement, c'est lui qui tenait la queue de la poêle gouvernementale. Où étaient donc remisées, à l'époque, sa bonté et son humanité ?

Et c'est ce sinistre hâbleur qui, aujourd'hui, cherche à monter le coup aux Espagnols et la fait au libéral !

J'espère bien que ça ne prendra pas !

D'ailleurs, ce sale animal a de sacrées façons de prouver ses bonnes intentions : le bon, l'humain Sagasta vient de commettre la plus grande des crapuleries.

En Espagne, lorsque le ministère change, toute l'administration est mise sens dessus dessous : depuis les gar les champignons jusqu'aux préfets, tout est changé.

Or, qui croyez-vous que le Sagasta a expédié à Barcelone comme gouverneur ? Un homme bon, humain, juste ?

Non, un tigre : Larocca !

C'est Larocca et Weyler qui, en 1893, tenaient déjà Barcelone sous leur coupe : l'un comme préfet, l'autre comme capitaine général.

Et ce fut Larocca qui, à la suite de l'affaire du Liceo, organisa l'inquisition de 1893-94. C'est lui qui farcit les geôles d'honnêtes pères de famille, et qui ne pouvant obtenir de révélations de la foultitude d'innocents incarcérés, arracha par la torture de factices aveux.

Les tortionnaires qui, l'an dernier, opérèrent pour le compte de Canovas eurent la sinistre pudeur d'étouffer les hurlements des victimes martyrisées sous les voûtes épaisses de la forteresse maudite qui domine Barcelone.

Larocca, le monstre à la solde de cet autre monstre qu'est Sagasta, ne prit pas tant de précautions : c'est dans SON PROPRE PALAIS qu'il faisait amener les malheureux qu'il voulait mettre à la question et C'EST EN SA PRESENCE, SOUS SES YEUX, qu'il les faisait torturer !

De la rue, les passants, glacés d'horreur, entendaient les cris et les gémissements des pauvres bougres que les inquisiteurs martyrisaient.

Il fallait terrifier Barcelone, — et à Barcelone, tous tremblaient !

—o—

Un jour, comme le monstre Larocca sor-

taut de son palais, un ouvrier, Morull, qui, depuis quelques instants était là, dans la rue, tendant l'oreille aux cris d'angoisse des torturés, bondit de colère : au moment où le tigre sortait de son antre, il lui administra deux coups de revolver et lui perça seulement la joue.

Pauvre type ! Il fut pris sur le tas et tellement rossé, — tellement rossé ! — qu'un coup de bâton lui fit sauter un œil et qu'il eut une cuisse et une épaule brisées...

Était-ce le public qui cognait ? Foutre non ! C'était la racaille policière qui dominait Barcelone, armée de solides bâtons ferrés.

Fruitos, dont j'ai parlé plus haut, fut arrêté et torturé atrocement : la douleur lui fit avouer qu'il était complice de Morull QU'IL N'AVAIT JAMAIS CONNU !

Et les tortures infligées à Codina et à Cerezuela, — deux innocents fusillés en 1894, — c'est par les ordres de Larocca qu'ils ont été fusillés et c'est aussi par ses ordres qu'ils furent mis à la question.

On venait les chercher la nuit, au palais de Larocca et, par les ordres du monstre, on les conduisait au bord de la mer où, — ainsi que j'en raconte dans l'ALMANACH, on leur faisait subir le supplice de la noyade. Les bourreaux les ficelaient, — kif-kif des paquets, — et, une fois attachés, on les foutait à l'eau et on les y laissait mijoter jusqu'à ce qu'ils soient à moitié asphyxiés. A ce moment, on les retirait de la lance et c'est à grands coups de bottes qu'on les faisait revenir à eux :

— Veux-tu avouer ?

— J'sais rien !

Pan ! pan ! pan !... Passage à tabac furibond et nouvelle immersion !

Et cela, pendant des semaines et des mois entiers.

Et, mille tonnerres, je ne saurais trop le seriner : l'inquisiteur qui présidait à ces monstruosité était le copain de Sagasta, le tigre Larocca.

Or, c'est ce Torquemada que Sagasta vient de bombarder à nouveau gouverneur de Barcelone !

—o—

Sagasta ignore-t-il le passé sanglant de Larocca ?

Ah ouat ! Pas plus que Canovas n'ignorait les horreurs ordonnées par le général Despujols.

La nomination de ce tigre est un défi au populo !

Comment, les jean-foutre de la gouvernance, — la poufiasse royale en tête, — promettent de « châtier les bourreaux », de « réviser le procès » et comme garantie de ces menteuses promesses on envoie un bourreau qui a fait ses preuves !

Et maintenant, comment s'épater que les innocents qui gémissent dans les cachots de Montjuich ne soient pas relâchés ?

C'est tout naturel !

Les bandits d'Espagne, l'hypocrite Sagasta en tête n'ont visé qu'une chose : fiche de la poudre aux yeux du populo espagnol et faire gober à l'Europe émotionnée que l'Inquisition est morte.

Menteries que tout ça !

Y a rien de changé en Espagne : une fois de plus seulement, la preuve est faite que tous les gouvernements se valent ; que libéraux et conservateurs sont sacrifiants d'identique férocité, — tous des vaches !

Et, tonnerre de Brest, ce qui rend Sagasta encore plus répugnant que ne fut Canovas, c'est qu'il est un renégat.

Le salaud peut donner la patte à Crispi, l'ex-ministre d'Italie qui, sous Badingue, était un révolutionnaire à tous crins : à telle enseigne qu'il installa, à Londres, une fabrique de bombes pour activer l'émancipation de l'Italie.

Si Sagasta ne fabriqua pas de bombes, — ce dont pourtant je ne jurerais pas ! — il se fit condamner à mort pour avoir pris une part bougrement active au flambage des couvents, à Madrid. Si je ne me gourre pas sur les dates, c'était en 1853 : les moines et toute la putainerie enfrocaillée avaient fichu à

cran le populo d'Espagne, — tellement que les bons bougres voulurent en purger le patelin ! Ils pratiquèrent comme pour les guêpes : ils foutirent le feu aux nids des frélons ensoutanés.

Ce fut une période épatante : aux quatre coins de l'Espagne les couvents flambaient, kif-kif bouchons de paille !

Et Sagasta y mit un doigt... Heureusement pour sa peau il put s'esquiver en France qui était à l'époque terre d'asile, — les Méline et les Barthou n'étant pas encore inventés !

Mais, comme tous les politiciens, le Sagasta n'avait qu'un dada : s'attabler devant l'assiette au beurre, — aussi, il ne tarda guère à retourner sa veste.

Lois de la restauration alphon sine, le farouche révolutionnaire d'antan, le républicain de la veille devint un des plus malpropres souteneurs de la monarchie. Et, tour à tour avec Canovas, — l'un cessant d'être ministre pour céder le tour à l'autre, — ces deux monstres : Canovas et Sagasta ! ont depuis près d'un quart de siècle, tenu l'Espagne sous un continu régime de terreur.

—o—

Si, les bons bougres, je vous ai entretenu longuement de ce Sagasta c'est pour vous faire toucher du doigt que, dans tous les patelins, les ambitieux se ressemblent : l'italien Crispi fait la pige à l'espagnol Canovas, — et, si on voulait éplucher nos opportunistes, on en trouverait des tas ayant girouette, — à commencer par l'ancien communalard Méline devenu l'organisateur de la famine !

Mais, cré pétard, y a des degrés dans tout, — même dans la crapulerie ! Et, certes, pour la vilénie, à Sagasta le pompon !

Qu'y a-t-il de plus scélérat que l'hypocrisie de ce jean-foutre réintégrant dans leurs fromages sanglants les inquisiteurs dégomés par Canovas et s'affirmant le Messie réparateur ?

Quoi de plus scélérat que cette fabrication du télégramme mensonger annonçant la mise en liberté de TOUS les innocents incarcérés à Montjuich, alors que sur cent vingt il y en a juste douze de débouclés.

Je le rengaine : Sagasta détient le record de l'infamie !

« Un Drame au PÈRE PEINARD »

Sous ce titre, les quotidiens ont tartiné, amplifiant selon leur coutume, les incidents qu'ils racontaient.

Voici les faits remis au point :

Il est bien exact que, mercredi dernier, Robert Richard et Madeleine Médaille s'amenaient au bureau ; Richard demandait Gauthey et, sur le pas de la porte, lui tendait la main, l'engageait à descendre prendre un verre, puis, brusquement, lui attrapant les bras, le maintenait tandis que Madeleine Médaille tirait sur lui.

Gauthey, se débattant, réussit à ne recevoir qu'une balle au bras, — blessure insignifiante.

Les deux agresseurs purent se retirer tranquillement ; Gauthey ni personne n'ayant voulu de l'intervention de la police.

Les choses en seraient restées là si, dimanche, Gauthey n'avait appris que se préparait une seconde édition...

Il se rendit au commissariat...

Certes, sa démarche est blâmable.

Mais, si l'on tient compte de la situation très fautive qui lui était faite, peut-être aura-t-on un peu d'indulgence...

—o—

Naturellement, les quotidiens ont qualifié d'anarchistes Madeleine Médaille et Richard. Pourquoi ? En quoi et comment se sont-ils manifestés anarchistes ?

Leur agression est un acte tout ce qu'il y a de plus bourgeois !

Ce sont des malades !...

Au surplus, en ce qui me concerne, je ne connaissais ni l'un ni l'autre : jamais ils n'étaient venus au bureau ; jamais Richard n'a fait de conférences ; jamais Madeleine Médaille n'a apporté une ligne à insérer.

Gauthey les connut, l'an dernier, par voisi-

nage : tous trois habitaient les parages de la rue Gabrielle.

Qu'ont été leurs relations ?

Je n'en veux rien savoir ! Tout ce que je puis dire c'est que l'anarchie est étrangère à tout ça.

Et cela seul m'importe !

—o—

Ce que je tiens à constater, c'est les tristes habitudes, prises dans les quotidiens de dénigrer de parti pris tout ce qui touche aux anarchistes.

Oh, je ne récrimine pas !

Que ces adversaires bavent, — et s'efforcent de salir des idées qui déroutent leurs appétits ou leurs ambitions, — c'est assez naturel.

L'Aurore n'est pas de ce nombre : dans ce nouveau quotidien j'ai quelques amitiés et il y a aussi des sympathiques aux idées anarchistes — surtout en première page.

Aussi est-ce avec un étonnement assaisonné de beaucoup d'indignation que j'ai vu l'Aurore être le plus..., mettons « maladroite ! » de tous les quotidiens.

Certes, très peiné de la boulette, on a, à l'Aurore, rectifié avec empressement.

Mieux aurait valu n'avoir pas à rectifier.

C'était facile ! Une simple comparaison le prouvera : si, la note de police, au lieu de porter « Gauthey, rédacteur au Père Peinard » avait porté « Tartempion, rédacteur au Figaro » le reporter de l'Aurore aurait-il, tout de go, inséré sa tartine ?

Evidemment non !

C'est que le Figaro est un « confrère », — ce que n'est pas le Père Peinard.

Le Père Peinard n'est pas un journal de journaliste : c'est un journal de prolos, — et il restera tel !

Sur ce, je m'arrête. Ces incidents regrettables, — et tout personnels — n'ont déjà que pris trop de place, qui eût été mieux employée à batailler pour l'Idée.

Emile POUGET, éditeur du Père Peinard.

La Mistoufle !

Encore toute une famille : le père, la mère, les gosses qui s'en viennent de faire risette à la Camarde, à Choisy-le-Roi.

Il y a déjà pas mal d'années que la famille Hayem se faisait passer le goût du pain.

Sur le moment, les richards s'étaient étonnés, avaient pissé une larme...

Les mois et les années se sont dévidés — et y a rien de changé !

Le père Guyot, un pauvre bougre qui trimait du matin au soir dans une fabrique de céramique du patelin, gagaait une moyenne de 4 à 5 francs par jour. Et, avec ça, il lui fallait fiche la croûte à une chiée de loupiots et à la mère : quatre gosses vivaient avec eux et sept autres étaient en pension dans la Nièvre.

Ce n'était pas rose ! Et ça pétait d'autant moins que Guyot, déjà âgé, avait, au cours de son existence, tiré ferme sur la queue du diable.

Resté veuf avec de la marmaille à la clé, le pauvre s'amenait au bagne, des patron minette, laissant les gosses ces journées entières tout seuls. Et les mômes bouffaient ou ne bouffaient pas !

Les souffrances morales que subissait Guyot, venant brocher sur la dèche qui le rongeaient, aigrirent bougrement son caractère.

Un beau jour, le prolo avait fait la connaissance d'une veuve qui, elle aussi, avait bouffé son souf de vache enragée : elle était restée avec un loupiot.

Ils mirent leur mistoufle en commun, — espérant joindre plus facilement les deux bouts.

Va te faire foutre !

Avant que l'année finisse un nouveau loupiot s'amenait.

Alors, l'existence devint infernale ! La bonne volonté ne suffit pas pour vivoter à treize — surtout sur un maigre salaire. Le bricheton, si dur à gagner en cette garce de société est nécessaire, — de même que les biftecks, et du picolo de temps à autre.

Quand, le soir, à son retour du bagne, le père rappliquait au taudis, il groumait pour des riens.

Et les bochons pleuvaient sur les caboches des gosses !

Pour corser cette mistoufle, la mère chercha l'oubli dans le tord-boyaux. Et alors, quand elle avait soifé, elle devenait hargneuse comme une pie-borgne : tout sentiment humain s'évanouissait dans les brumes du vitriol et ba-

veuse, répugnante, elle devenait une harpie : elle tognolait les gosses, comme s'ils étaient responsables de la purée noire où la tenait la mauvaise organisation sociale.

Dans le voisinage, les commères s'amurent. On accusa le pauvre bougre de Guyot d'être une brute, lui qui n'était que démoralisé par la dèche ; on le signala à la police comme un bourreau, comme un Grégoire !

Et, ces jours passés, le quart-d'œil ayant fait appeler Guyot, le malheureux se vit foutu, traîné entre les pandores devant les juges et condamné sûrement.

Alors, la lassitude, le dégoût, la morne existence qu'il menait, puis l'appréhension de la cour d'assises tourneboulerent le pauvre bougre.

L'homme et la femme ruminèrent : mourir leur sembla préférable que continuer à lutter ainsi !

Et le même soir, dans le taudis, on fit bombance : il y eut des gâteaux, du vin, du rhum ; puis la mère, ayant soulé les gosses, alluma le tragique réchaud !

Le lendemain, on dégotta les six cadavres — libérés de la misère, nom de dieu !

—o—

Comme les croquemorts fourraient la pauvre typesse dans la boîte à dominos, une voisine qui se trouvait là tendit ses deux poings vers le cadavre, hurlant avec fureur :

— Oh, la salope ! la salope !

Salope ? Qui donc ?

Etait ce la société actuelle que la commère maudissait ?

Si oui, elle avait bougrement raison, car nous vivons en une sacrée saloperie.

Qui vous dit que cette mère qui a préféré que ses gosses s'en aillent, avant d'avoir goûté aux amertumes de la vie, n'aurait pas été une riche bougresse — brave cœur, aimante, dévouée, — si un brin de soleil avait lui dans son existence ?

La pauvre a été une victime ! Y a pas à la maudire, mais bien à la plaindre.

Et y a pas à tortiller : le suicide de la famille Guyot n'est pas la première horreur sociale qui se présente, et ce ne sera pas la dernière !

D'autres encore, hélas ! sauteront le pas : feront risette à la Camarde plutôt que de croupir dans la mistoufle que la rapacité bourgeoise impose au populo.

Y a pas à les blâmer !

Tout au plus peut-on les critiquer de partir en silence.

Si les purotins, tous ceux que la société actuelle gêne dans leurs entourures se foutaient à hurler leur misère, ce serait un concert d'une si énorme foulditude de rugissements et de sanglots qu'une telle clameur serait capable — kif-kif les fameuses trompettes de Jéricho — de faire écrouler le vieux monde !



Série à la noire !

Les chats fourrés ont une sacrée série à la noire !

Eux qui sont habitués à voir rouge, — ça les change !

Leur prestige est bougrement en baisse.

C'est d'abord Vacher qui leur a fichu une sacrée morniffe sur la hure : en trimardant d'un bout de la France à l'autre, marquant sa route de cadavres éventrés, il a démontré l'impuissance des pandores, des roussins et des juges.

Puis, c'est une kyrielle d'erreurs judiciaires !

Voici deux échantillons :

Primo, à Rouen, un type, se faisant appeler Dalmas, enfle un bijoutier. Les justiciards prennent son signalement : 1 m. 72, teint mat, visage ovale, et mettent la rousse à ses trousses.

Chou blanc ! Alors, par défaut, l'introuvable Dalmas ramassé huit mois de clou.

Mais, voici que les roussins de Paris, pour faire du zèle et prouver qu'ils sont à la roue, dénient un Dalmas.

Avec eux, le proverbe : « Faute de grives on bouffe des merles ! » s'exprime ainsi : « Faute de coupables on entoilé les innocents ! »

La pestaille se fout en campagne, dégotte à

Saint Denis un bistrot nommé Delmas, — et c'est lui qui est « mossieu le bon ! » son signalement ne concorde pas avec celui du Dalmas en fuite : au lieu de 1 m. 72 il a 1 m. 64 ; il a la tête carrée et au lieu d'un teint mat il est apoplectique et picoté de taches de rousseur, — mais quèque ça fout !

Voilà le pauvre innocent au ballon : il y moisit neuf jours, canulé par les enjuponnés lui serinant : « Avouez donc !... » Et, le malheureux y serait probablement encore si un marchand de vins en gros, — un type au sac et par conséquent influent, — n'était allé pistonner les chats fourrés leur garantissant l'innocence du bistrot.

Oa l'a relâché, — mais pas quitte !

Il n'en a pas eu fini avec les marchands d'injustice : il a dû se trimballer trois fois à Rouen, — à ses frais, — afin que les enjuponnés de l'endroit puissent reconnaître qu'ils s'étaient fichus le doigt dans l'œil.

Au troisième voyage de Delmas, les birbes se sont décidés à le déclarer innocent.

Mais foutre, qu'on ne l'y repince pas !

—o—

Et de deux : à Puteaux, en 1893, trois innocents, une pauvre bougresse Eugénie Laroche, et deux prolos Léger et Jamet furent condamnés pour avoir vioé — ou aidé au viol d'une gosseline, — reconnue hystérique depuis, et qui, depuis déjà belle lurette, avait jeté son bonnet par dessus les moulins.

Les deux hommes sont à la Nouvelle et la femme à la Centrale de Clermont.

On parle de reviser le procès... Les malheureux ont le temps de clampser !

Décidément, la façon dont opèrent les justiciards est tout plein de gueulasse.

Comme emblème, ils collent aux frontons de leurs turnes une pouffiasse aux yeux bandés. Ils ont raison : c'est bougrement symbolique !

La justice est aveugle..., plus qu'aveugle !

—o—

Et ce n'est foutre pas tout !

À côté des erreurs judiciaires véritablement étranges, les enjuponnés accouchent de verdicts qui dépassent toute imagination.

De ce nombre est la condamnation du docteur Laporte.

Voilà un pauvre médecin à qui on a surto fait un crime de sa dèche : appelé pour un accouchement difficile, n'ayant pas, faute de pognon, les outils nécessaires, il s'y prit comme il put.

Mais, triste déveine ! Malgré qu'il eut sacrifié le momignard pour sauver la mère, la pauvre lui passa dans les mains.

Quelques chipies du voisinage se mirent à clabauder contre le docteur Laporte et les marchands d'injustice, heureux d'étayer leurs accusations sur des ragots de vieilles guenons ont administré trois mois de prison au médecin malheureux.

Savez-vous ce qui va résulter de ça ?

C'est que, maintenant, quand on ira dégouter un médecin pour une opération scabreuse ou le malade risque de rester, ce sera comme une pipe : le médecin ne marchera pas, ne voulant pas risquer d'être condamné pour homicide par imprudence.

—o—

Cré pétard, c'est pas pour dire, mais les marchands d'injustice n'ont pas la main heureuse : ils se seraient donnés pour turbin de depioter et de foutre à cul la société qu'ils ont pour métier de soutenir qu'ils ne s'y prendraient pas autrement.

EN BANLIEUE

Chez les Allumetiers

Aubervilliers. — Y a pas de baigne plus infernal que cette garce de fabrique de souffrances où les prolos attrapent la creve à manipuler le maudit phosphore.

C'est l'Etat qui est patron de ce sale bazar, — et ça ne prouve pas en sa faveur ! La fabrique d'allumettes est un triste échantillon du sort qui nous pendrait au nez si, comme le rêvent les collectos, le gouvernement devenait le seul et unique patron.

Non seulement, à Aubervilliers, l'Etat exploite ferme les turbineurs, mais encore il leur fait subir une kyrielle de vexations dégueulasses et humiliantes.

Comme compensation, — en guise de rentes, — ils sont sûrs d'attraper la nécrose.

Et, pour éviter que les pauvres bougres deviennent trop malades, ces derniers temps la gouvernance a inauguré un système bougre-

ment crapulard : les prolos sont passés à la visite et dès que, chez l'un deux, se manifeste un brin de nécrose, on le fiche à pied ; si c'est trop grave, on le saque, — en lui bouchant la gueule avec quelques pièces de cent sous.

Grâce à cette binaire crapuleuse, les prolos qui commencent à avoir un peu de mal préfèrent se taire et être rongés en douce par la nécrose que d'être fichus dehors, — car alors, que faire ? Y a pas d'autre perspective que la mistoufle noire !

La seule chose que les allumettiers aient obtenu, — à force de rouspétance, — c'est la suppression partielle de la fouille. Il n'y a pas encore longtemps, chaque fois que les prolos sortaient du baigne ils étaient palpés et fouillés, crainte qu'ils n'emportassent des souffrantes.

Y a rien de plus horripilant qu'un pareil fourbi ! D'autant plus que les préposés à la fouille se croient de grands personnages et font autant de magnés qu'un morpion du pape.

Désormais, la fouille se pratique, une fois tous les cinq jours environ. C'est encore de trop, nom de dieu !

Et, turellement, si un prolo est paumé avec quelques souffrantes dans ses profondes, on le saque illico.

Par exemple, si c'est un contre-coup, un chef de section ou quelque légumier qui fasse du fourbi, y a pas de pet : les mufles pourraient déménager le bazar qu'on ne leur dirait rien. A une condition pourtant : c'est qu'ils opèrent adroitement, — de façon qu'on ne voie pas qu'il y a deux poids : l'un pour les prolos, l'autre pour les sacs-à-mistouffles.

Et c'est justement pour leur maladresse que, ces temps-ci, trois contre-coups viennent de trinquer, — ils planquaient des paquets entiers d'allumettes « tison », et ils opéraient maladroitement ! Mais, au lieu d'être saqués d'autor, — comme ça pend au nez des prolos, — l'un a été simplement changé de manufacture et les deux autres, balancés momentanément, vont être renouillés dans une autre manufacture.

Quant aux gaspillages qui se pratiquent à Aubervilliers, c'est encore plus fantastique ! Ainsi, on vient de retirer d'un puisard plusieurs sacs de verre pilé et 300 kilos de phosphore blanc. Tous les prolos connaissaient la cachette, — le directeur seul l'ignorait.

Voici l'explication : un certain préposé, voulant jouer à l'inventeur, avait collé moins de phosphore dans la préparation ; de sorte que, à l'inventaire mensuel il se trouvait encombré de phosphore dont il ne pouvait justifier la provenance.

Et comme dans la baraque tout se passe réglementairement, il ne faut pas de ça. Alors le type fit foutre au fond du puisard les 430 kilos de phosphore qui le gênaient.

Cette poison coûte à l'Etat environ 5 fr. 50 le kilo. Total : plus de 2.000 balles de phosphore qui passeront à l'as !

Puisque c'était de l'économie n'aurait-il pas mieux valu distribuer ces deux mille balles aux prolos, — voire même en nature !

—o—

Si je chine les gaspillages et les tripotages d'Aubervilliers, ce n'est pas que je les trouve mauvais, — foutre non !

C'est du sabotage, — et on n'en fera jamais de trop !

Ce que j'ai voulu signaler c'est que l'administration, si rosse envers les simples prolos, a bougrement d'aménité quand il s'agit des contre-coups.

Puis encore, ce que j'ai tenu à montrer c'est que les manufactures de l'Etat sont aussi dégueulasses, — et même plus ! — que les bagnes des capitalistes ordinaires. Et cela, pour foutre en garde les bons bougres contre l'illusion dangereuse du socialisme d'Etat.

Puisque j'en suis à jaspiner de souffrantes et d'allumettiers, que je signale aux bons bougres la solution — tout plein patriotique — imaginée par le *Journal des Débats* pour en finir avec les nécrosés.

Il y a dix-huit mois, le ministère radical avait imaginé d'acheter en Amérique des machines qui tireraient le pain de la bouche aux trois quarts des allumettiers.

Le torchon des *Débats* est encore plus radical : c'est pas les trois quarts des allumettiers qu'il conseille de fiche à la rue, — c'est tous ! tous, sans exception.

Pour preuve, voici ce qu'il baye :

« L'Etat n'aurait-il pas intérêt à renoncer à fabrication des allumettes qui ne donne que des déboires, et à acheter au Japon des allumettes qu'il nous revendrait à gros bénéfices.

« Le Japon, en effet, s'est mis à fabriquer des allumettes et à inonder l'Inde, la Chine, l'Amérique. Ses manufactures auraient dans le courant de l'année 1896 produit cent millions de douzaines de boîtes. Près de 4.000 hommes et 9.700 femmes, sans compter les enfants, ont été employés à cette fabrication. Les bois sont coupés à la machine. Le soufre et la parafine sont appliqués par des presses à bras ; les boîtes et les étiquettes sont confectionnées par des petites filles qui sont merveilleusement habiles et qui gagnent à ce métier un à cinq sous par jour. Si on tient compte qu'au Japon la matière première est à très bas prix et que les allumettiers des deux sexes reçoivent un salaire moyen de sept à huit sous par jour on voit quelle concurrence irrésistible les produits japonais feront à un moment donné à l'industrie européenne... »

Turellement, on est patriotes au torchon des *Débats* !

L'internationalisme des prolos horripile ces jean-foutre.

Mais, pour ce qui est de l'internationalisme capitaliste, c'est une autre paire de manches.

Aux *Débats*, on trouve tout à fait naturel de faire crever de misère les prolos français, en exploitant féroce des pauvres japonais ignorants.

Par contre, si les allumettiers ne veulent pas se laisser saigner à blanc, ce quotidien de jean-foutre n'est jamais en retard pour les agonir de sottises.

Chez Laveissière

Saint-Denis. — Les matadors du baigne de la Compagnie groument pire que jamais. Ils sont à ressaut, parce que bibi débène les salopises qui se passent dans leur usine.

Je m'explique qu'ils la trouvent mauvaise !

Mais alors, si ça les défrise tant que ça, que ne font ils leur possible pour rendre le turbin moins désagréable aux prolos qui se crévent pour les enrichir ?

Ah ouat ! Ils sont trop bouchés pour opérer ainsi. Ils préfèrent continuer les muferies : saquer à l'aveuglette les bons lieux qu'ils soupçonnent de tuyauter le père Peinard.

Et puis après ? S'il paraît cent tartines sur le *Père Peinard*, les jean-foutre vont-ils saquer cent prolos ?

Ils ne voient donc pas, les cruchons, que leurs salopises au lieu d'enrayer le dérasement des ciboulots de leurs esclaves — ne font que les activer !

S'il leur fallait éliminer de leur boîte tous les bons bougres qui ont au cœur des germes de haine vivace contre la société actuelle, je ne vois pas bien qui ils exploiteraient... à part leurs sacs-à-mistouffles !

Le singe, — un type confit en protestantisme — se fait une trogne douceuse... Ça ne prend pas !

S'il avait dans le ventre une mince — toute mince — envie de justice, il ne frapperait pas à l'aveuglette, le premier prolo venu qu'un salaud lui moucharde.

Mais il est patron, — c'est tout dire !



Quoiqu'il y ait encore une kyrielle de mois à passer d'ici les élections législatives, la sacrée vermine des candidats a déjà commencé à se fiche en branle. La campagne a été traversée dans tous les sens pendant ces vacances et les électeurs influents commencent à se démenner comme une fourmilière de mouches autour d'un étron.

Le populo va-t-il, une fois de plus, couper dans les bourdes de ces jean-foutre ? Va-t-il renoueler sa confiance aux chéquards de l'opportunisme qui, comme de juste, ont trahi toutes leurs promesses et failli à tous leurs engagements ? Ou bien, va-t-il se laisser emberlificoter par les radicaux teintés de socialisme à la flan qui n'oseraient pas même arborer le vieux programme de 69 ?

Ou bien — solution autrement galbeuse — va-t-il saisir l'éventail à bourriques, dès que s'amèneront les porteurs de bulletins, et faire un pas de conduite, pas piqué des vers, aux mendigoteurs de suffrages ?

Ce serait bien l'heure d'en avoir soupé de

cette souveraineté intermittente qu'on ne vous donne qu'à la condition expresse de vous en dessaisir et de cette action électorale qui est l'inaction la plus absolue.

Nous en jaspinions l'autre jour, à cinq ou six camaros, attablés autour de quelques litres, car il n'y a rien de tel comme le bon picolo pour éclaircir les idées et délier les langues.

On se remémorait le passé, foutre ! les belles ardeurs républicaines d'il y a vingt ans, alors que la République avait tout l'air d'une bonne bougresse qui, au grand jamais, ne se laisserait foutre les pattes dessus par les curés et les richards.

On se servait bien du bulletin, pour sûr, mais, à défaut de réussite de ce bord, on était tous prêts à sauter à la gargamelle des nobles et des gros bourgeois.

Aussi, nom de dieu, les rosses canaient, ils s'effaçaient pour se faire oublier !

Les maisons communes furent purgées des messieurs. A leur place, des foulitudes de culs-terreux s'y enquièrent.

Ce changement fit le même effet qu'un cauteur sur une jambe de bois. Couillons nous étions, couillons nous restâmes.

Nous nous endormîmes sur le rôti croyant avoir tout fait en délogeant les riches des municipalités.

Et, viédaze, nous voilà revenus au point de départ.

La vieille putain de république se livre à tous les despotes de la terre, pape, tsar, sultan, jusqu'au shah de Perse, nom de dieu !

Plus que jamais les curés sont en pied.

— Tu vois bien qu'il n'y a rien à foutre, concluaient Falourd, après ce dégoisement.

— Rien, sinon à licher des bons coups et laisser rouler la boule...

— Ah, tu crois ? que j'y fis. Tu crois qu'il n'y a pas meche de leur rogner les ongles à ces maudits ?

— Ma foi, si ça se pouvait, j'en serais bien aussi... car c'est la Révolution que tu veux dire ! Mais, c'est si long à venir ! Combien y aura-t-il que nous roupillerons le grand somme dans le royaume des taupes quand, en... la Sociale dont tu nous jaspines se décidera à faire risette aux humains ?

— C'est à voir ! Peut-être bien que, plus vite qu'on ne pense, elle s'aboulera, la belle ! Mais il faudrait être farameusement couillon pour attendre qu'elle s'amène toute seulette... Le blé germe-t-il sans que tu laboures et que tu sèmes ? Non !... C'en est de même pour la Sociale : il n'y a pas à espérer qu'elle nous tombe rôtie, — il faut aider à son éclosion : nous remuer et nous décarcasser dur et ferme ! Il faut agir, foutre !

— Dam, il faut d'abord se fourrer dans le siphon que, sans nous, rien ne va ; que les riches ne peuvent pas même se caler les joues ni démerder leurs chemises. Une fois ça ancré, ça déplace bougrement les situations.

En ôtant l'écharpe aux riches on ne leur a pas enlevé le vrai pouvoir. — Le vrai pouvoir c'est la richesse !

C'est parce que les charognards détiennent la terre que d'autres cultivent pour eux, qu'ils vivent grasement dans la plus immonde feignantise.

Or, la terre, chacun aujourd'hui le sait, ne se couvre de bonnes récoltes que grâce au travail de nos paternels qui ont défriché la brousse et asséché les marais. Et nous continuons leur turbin : aujourd'hui c'est nous qui la cultivons, l'arrosons de notre sueur, la fécondons !...

D'autres engrangent, hélas ! mais indûment.

Il s'agit donc de tout remettre à sa place : il faut que la terre redevienne la propriété des paysans, — comme l'atelier et l'usine celle des gas des villes.

Voilà le but : la terre libre de toutes charges retournant à la commune paysanne.

Assez d'impôts, assez de riches dévorants et de fonctionnaires grugeurs !

Seulement, je le répète, en attendant d'arriver au but il faut, au jour le jour, faire la besogne qui s'impose et nous acheminer vers cet idéal.

Il y a par exemple le groupement syndical qui peut et doit être l'ébauche de la future commune anarchote : l'association des petites parcelles permettant l'emploi des machines, une culture plus méthodique et des rendements bien supérieurs.

Le groupement, non plus artificiel, mais naturel et spontané : groupement de voisinage, groupement de gens de même condition.

— En plus de ça, si on se servait un brin des moyens qu'ont acclamés les prolos des usines dans leur congrès de Toulouse : la grève, le boycottage, le sabotage que le Père Peinard nous a expliqué ces jours-ci, crois-tu

qu'on puisse s'y aligner parmi les gas de la terre, demanda Richevin?

— Pourquoi pas! En fait de grève y en a une de chouette, dont je vous ai souvent jabotté: celle des impôts! Elle est une rallonge indispensable de la grève des bulletins électoraux et qui attigerait salement la gouvernance.

Quant au boycottage, c'est des campluchards irlandais qui l'ont expérimenté en grand les premiers, c'est eux-mêmes qui lui ont collé son nom de baptême.

Pour ce qui est du sabotage, c'est un riche fourbi qui, en douce, coule le gros mossieu et vide sa sacoche... Journallement, on peut en user!

Le richard maudit n'est-il pas dans nos patentes pour tout ce qui a trait à son existence? C'est nous qui confions à la terre ses semences, c'est nous qui faisons la moisson, les vendanges!

Que de dégâts lé-dessous...

Déjà, il n'y a pas à s'y tromper, les journaliers et les domestiques tiennent de moins en moins à travailler pour d'autres: ils n'abattent pas la moitié de l'ouvrage qu'ils abattaient autrefois. D'instinct, ils sabotent sur la quantité.

Le sabotage sur la qualité ne doit pas manquer à son tour de rentrer dans les mœurs des gas de la ferme.

— Une remarque, me dit Cadiche, à ce point de mon jaspinage. Le sabotage, comme tu le dis, est à la portée des types qui se louent; mais les paysans qui ont quelques lopins, les colons partiaires si nombreux par chez nous ne peuvent se servir de cette binaise.

— Ça se peut foutre bien, répondis-je. Mais il y a d'autres procédés. J'ai déjà parlé de la grève de l'impôt, de l'association des parcelles pour la petite culture. Quant aux métayers, ils n'ont qu'à canuler en grande largeur les propriétaires pour obtenir des conditions meilleures.

Il faut agir de diverses manières — quoique avec entente et ensemble, — dans chaque action particulière. Il ne faut pas nous buter et nous restreindre à un unique moyen, mais bien nous adapter à notre situation et varier nos moyens d'action suivant la multiplicité et la diversité de nos positions.

Cette diversité dans nos actes ne produira pas de cacophonie, foutre non! Comme toute la foultitude de nos agissements individuels tendra au même but, il en résultera une action commune bougrement puissante!

Et, mille dieux, il ne faut pas oublier que, sans fin ni cesse, il faut agir jusqu'au jour du branle-bas final.

Sur ce, capet de dious, on trinqua un dernier coup et nous nous séparâmes en buvant à la rouspétance du populo et à la faillite des richards.

Le père Barbassou.

CHEK TOUS LES LIBRAIRES, LES MARCHANDS DE JOURNAUX ET AUX BIBLIOTHÈQUES DES GARES

Réclamez et Achetez

L'ALMANACH

DU

PÈRE PEINARD

Pour l'année crétine 1898

(An 106 du calendrier révolutionnaire)

TEXTE. — Ce que je vous souhaite. — Ruminades sur le calendrier. — Dévidage des mois. — Pluie d'étoiles, éclipses et marées. — Les Saisons. — Le père Peinard, chanson du populo, avec la musique. — Les Cabots de la haute. — Le Sabottage. — La fabrication de l'or et des pierreries. — L'Inquisition moderne en Espagne. — Les hordes de trimardeurs. — Sergot, poésie. — Le distinguo du « tien » et du « mien ». — A la Caserne, chanson des conscrits, avec la musique. — L'Autorité tue l'amour. — Le Pacte de Famine.

GRAVURES. — Liberté! — L'Automne; l'Hiver; le Printemps; l'Été. — Rien pour tous, tout pour un (extrait du Postillon de Munich). — Le Veau d'or. — Le Pédaleur et le Capitalo (extrait de *The Coming Nation*, journal de la colonie Ruskin). — L'Inquisition; la noyade; le fouet et le bâillon; le grillage des chairs; l'arrachage des ongles; l'écrabouillage des parties sexuelles. — Germinal! — Gessler vit encore! dessin de Rœdel. — La misère en gibus et en redingue. — Le Paysan dessin de

A. Willette. — Le Mariage moderne. — Le Pain cher, dessin d'Herman Paul (extrait du *Cri de Paris*).

PRIMES AU GRAND ŒIL. — Sur leur demande les acheteurs de *L'Almanach* recevront, pendant un mois, les Temps Nouveaux, le Père Peinard. En outre, *L'Almanach* contient une invitation à l'œil pour le Théâtre Civique.

Prix de l'Almanach : 25 cent.

Pour le recevoir franco : 35 cent.

Adresser tout ce qui concerne l'ALMANACH DU PÈRE PEINARD, aux bureaux, 15, rue Lavieuville (Montmartre), Paris.



La grève de Trélazé

Les grévistes sont toujours d'attaque: chaque jour ils se réunissent à la salle de la Maraichère et y discutent non seulement les questions terre à terre de la grève, mais aussi le nouvel alignement social d'où l'exploitation humaine sera de sortie.

La question du capital revient quotidiennement sur le tapis et les copains qui ont la langue bien pendue expliquent que la société actuelle n'est que le vol organisé; que c'est la propriété et l'autorité qui engendrent les maux, les souffrances, les crimes et les hontes de toute sorte; et que ça sera ainsi tant qu'on sera sous la coupe de la propriété individuel e.

Et quand un bon feu a jaspiné en français, un autre le remplace et parle en breton.

Turellement, Trélazé est toujours en état de siège: les pandores et les dragons caracolent dans les rues, fonçant sur le populo chaque fois qu'ils en trouvent l'occasion.

Mais, ça n'influence pas les carriers! Ainsi, la semaine dernière, les exploiters avaient fait apposer des affiches menaçant les grévistes qui ne reprendraient pas le travail jeudi d'être saqués par la Compagnie. Et, pour compléter la manœuvre, les gendarmes étaient postés un peu partout pour protéger les faux-frères qui radineraient au turbin. Puis, à l'heure de la prise du travail, les cloches ont tinté, comme elles tintaient avant la grève.

Mince de veste, pour les jean-foutre! Quand les copains ont vu de quoi il retournait, ils ont sonné du clairon par les rues et donné rendez-vous à la Maraichère.

La salle était archi-bondée et la grève a été acclamée avec un enthousiasme faramineux. A la sortie de la réunion c'est en une grande bande, clairon en tête, que les prolos ont rapliqué chez eux. Y avait un populo monstre!

Tellement que les pandores en ont eu la chiasse et ils ont abandonné leurs postes en se sauvant kif-kif des lapins qui auraient un furet aux trousses. Et comme toute cette racaille glissait sur l'ardoise, y en a plus d'un qui a posé son flingot ou son revolver pour s'esbigner plus vite.

Et les grévistes relouaient le spectacle, en se gondolant comme des baleines!

Par exemple, c'est les grosses légumes qui l'ont trouvé mauvaise: le soir, ils ont fait renforcer et doubler toutes les patrouilles et, sur l'emplacement d'où les pandores s'étaient tireflûtés, une bande de galonnards s'étaient postés, longue-vue sur le nez et sabre au clair.

A un autre endroit, les grévistes ont été attaqués par une patrouille de gendarmes.

Les carriers ont répondu à l'attaque par des coups de cailloux; alors les pandores ont dégainé, mais leurs grands sabres ne leur ont guère servi qu'à se garantir la hure des morceaux de brique qui pleuvaient sur leurs trognes.

Les grévistes s'étaient retranchés dans un jardin et là, à l'abri d'une muraille, ils taping dur et ferme sur les cognes qui ont lâché pied, sous une grêle de schistes.

— 0 —

Tout ça prouve que les ardoisiers ont du poil au ventre, nom de dieu!

Et comme de partout leur tombent des secours, ils ne sont pas près de caner; l'autre jour, de Misengrain, il leur est arrivé 2.000 ki-

los de pain, des boîtes de conserves et de sa rines, des fromages entiers, des pots de rillettes, etc.

Par exemple, y a des vaches d'exploiteurs que cette solidarité défrise!

Ainsi, à La Forêt, un patelin d'ardoisiers qui perche aux environs, le patron ne veut pas que ses prolos aident les copains de Trélazé. Il a du culot, le galeux, hein!

Si étrange que ça semble, cette charognerie lui est facile: dans le pays, les ouvriers ont rarement du pognon; ils se fournissent de tout ce dont ils ont besoin au Dépôt de la Carrière, — qui est tenu par le singe, — on marque leurs dépenses et on les leur retient à la page.

C'est dire que lse pauvres gas sont complètement dans les griffes du capitalo!

Et la bourrique ne se gêne pas: l'autre jour, il a refusé du pain à ses ouvriers, — malgré qu'ils aient de l'argent de gagné! — parce qu'il a supposé que ce bricheton devait être expédié aux grévistes de Trélazé.

Nom de Dieu, ce n'est plus de l'exploitation capitaliste, — c'est de l'esclavage, tout ce qu'il y a de plus carabiné!

Et on prétend que nous sommes en république!

Les mécaniciens d'Angleterre

Ce n'est fichtre pas une grève ordinaire que celle des mécaniciens anglais, — qui dure depuis des mois.

Les grévistes veulent ne turbiner que huit heures et, marioles, au lieu d'aller chercher midi à quatorze heures, de s'adresser à l'Etat, ils ont directement frappé à la porte patronale et c'est à leurs exploiters eux-mêmes qu'ils réclament les huit heures.

Rien que cette façon d'agir prouve que les gas ne sont pas déjà si tourtes, puisqu'ils n'ont pas la superstition de l'Etat-providence.

Aux premiers jours de la grève, certains exploiters, ayant des commandes pressées, acquiescèrent aux exigences des grévistes, — momentanément!... Le temps de tirer des plans et de se concerter avec leurs copains.

L'entente ne fut pas longue entre les gros capitalos: ils eurent vite formé une puissante association de malfaiteurs et, au fur et à mesure que leurs contrats le leur permettaient, les singes bouclèrent leurs bagnes.

Les charognards espéraient réduire les mécaniciens par la famine. N'ayant pas, — étant donné le tempérament anglais, — autre chose à craindre que la grève pure et simple, ils se croyaient sûrs de la victoire.

Les capitalos se sont fourrés le doigt dans l'œil! Leurs crapuleries ont été si écoeurantes que, de toutes parts, des sympathies — sonnantes et trébuchantes — se sont manifestées en faveur des grévistes.

A telle enseigne que, depuis la déclaration de grève, il a été distribué aux grévistes une belle douzaine de millions, — à raison de 30 à 35 francs par semaine et par prolo.

C'est un sacré magot, nom de dieu! Et ce n'est pas fini, il s'en faut: la grève est maintenant à sa période aigue, — les millions fondent kif-kif beurre en broche.

Mais, plus que jamais, la braise tombe! Et s'il n'y a pas d'anicroche, le triomphe complet des grévistes n'est qu'une affaire de temps.

Le pognon tombe par billets de mille!... par paquets de dix mille!...

Bien mieux, un gros capitalo, Hills, constructeur de voitures à Poplar, qui, avant la grève, avait concédé la journée de 8 heures à ses prolos, — et s'en est bien trouvé, — vient de verser à la caisse de la grève, à titre de prêt, sans intérêt, la forte somme de six millions 250 milles balles!

Et l'emballlement en faveur des mécaniciens est général! Les prolos miroitiers de Londres ont décidé d'abouler, chaque semaine, 500 fr. aux mécaniciens, sur la proposition d'un bon bougre qui a terminé son jaspinage par ces mots:

« Nous sommes désarmés parce que nous « buvons plus qu'il ne faut; 500 francs par semaine, savez-vous ce que cela représente « pour chacun de nous? La privation d'un pot « de bière. Si tous les ouvriers avaient le cou- « rage de se priver de ce pot de bière, la ques- « tion des huit heures de travail serait vite ré- « glée. »

Y a pas à tortiller: ce remuement de pognon n'est pas ordinaire!

De là à dire: Emboîtons le pas aux Anglais et, cou... millions... il y a bougrement loin!

Ce qui est possible en Angleterre — grâce au

tempérament spécial des bons bougres de là-bas, est difficilement faisable en France.

Quoique ça, l'exemple des mécaniciens nous prouve que, si on en pince pour ne travailler que huit heures par jour, le moyen d'y arriver n'est pas de mendigoter des réformes à la gouvernance, mais bien d'opérer soi-même, avec nerf et initiative.

C'est un riche enseignement que nous donnent les anglais : ils nous apprennent que l'Etat — gendarme des capitalistes, — ne peut rien pour améliorer notre sort.

Tâchons de nous en souvenir!



Egalité militaire

Bordeaux. — Trois troubades du 14^e artilliot, à Tarbes, nommés Cholet, Lalanne et Chiron viennent d'être trimballés devant le conseil de guerre de Bordeaux.

Les pauvres bougres qui étaient à la boîte s'étaient entendus pour enfoncer la porte d'une cellule de la prison.

Ils ont tout juste brisé une petite traverse de bois qui était sous le lit de camp et c'était au moyen de ce bout de bois qu'ils avaient l'intention de dégligner la lourde.

Les juges ont collé trois mois de clou et cinquante balles d'amende à Cholet pour bris d'un objet appartenant à l'Etat.

Il est veinard, l'Etat!

Les autres ont écopé de quinze jours.

En outre, le pauvre bougre de Cholet a été fadé de cinq années de prison pour avoir traité de bleu et d'avorton un sous-off qui l'avait torturé en lui mettant les fers.

Dans la même audience, les mêmes juges ont également administré cinq ans de prison à un loufoque du 24^e d'artillerie qui avait à demi assommé et étouffé une aubergiste de Lagor, un patelin des Basses-Pyrénées.

Ce troubade avait de plus tenté de violer la pauvre bougresse.

Il est clair, foutre! que pour les officemars, tenter de violer et même d'escoffier des pékins constitue un cas autrement moins grave que celui d'un troubade qui traite un sous-off de bleu et d'avorton, — lorsque ce dernier lui fait mille misères.

C'est bien beau, la grande famille!

Rebiffe de bonne bougresse

Grand Quevilly. — Dans le patelin se trouve une usine de tissage qui occupe environ cent cinquante ouvriers. Cette boîte est tenue par un calotin qui, au nom de la charité chrétienne, distribue des amendes à tire-larigot.

Si un prolo rapplique au baigne avec un retard de cinq minutes, c'est cinq ronds d'amende; si c'est une demi-heure, c'est vingt ronds et les prolos perdent la demi-journée.

Samedi dernier, une bonne bougresse arrive à la boîte avec un retard d'un quart d'heure. Comme sa demi-journée était foutue, la bonne bougresse s'est mise à remauder et a été demander son compte au directeur.

Le jésuite, généreux comme ses pareils, voulut bien donner le compte à la bonne bougresse, mais, tûrellement, en rognant les vingt sous d'amende.

Alors l'ouvrière se mit à faire un raffut monstre, le traitant comme du poisson pourri, tant et si bien que le crapulard aboula les vingt pélos.

Le contre-coup de l'usine, qui se trouvait là, voulut faire le faraud en prenant fait et cause pour le galeux.

Ah! malheur! le salaud tombait bien.

Pendant que les ouvriers étaient aller croûter, la bonne bougresse attendit le sac-à-mistouffles à la porte de l'usine et, dès que le beau sire apparut, elle le lui colla sur le coin de la gueule une giroflée à cinq feuilles — je ne vous dis que ça.

Un flaire-fesse voulut prendre la défense du contre-coup, mais comme les prolos s'attroupaient et rigolaient de la châtaigne si magistralement appliquée, les deux dégoûtants n'eurent qu'à en rabattre et à filer.

Nom de dieu, m'est avis que si toutes les ouvrières à qui on rogne tant et plus les salaires agissaient de la même façon que la bonne bou-

gresse en question, les crapulards d'exploiteurs et de sac-à-mistouffles ne tarderaient pas à rabaisser leur caquet.

Baigne cafardier

Saint Chamond. — La fabrique de lacets « l'Industrielle » est une vraie cafardière: les contre-coups y sont remplacés par des nonnes et un raticchon débite tous les jours la messe aux ouvriers du baigne qui doivent y assister répulièremment.

Les nonnes qui règnent en maîtresses dans cette baraque ont toujours le cafard en ébullition: leur seule besogne est de tirer des plans pour faire des mistouffles aux bonnes bougresses.

Y a des confréries à tire-larigot et malheur à la copine qui ne voudrait pas en faire partie: la pauvre serait saquée illico!

Même après leur journée, les malheureuses ne sont pas libres: au lieu d'aller prendre l'air elles sont agrichées par les nonnes qui les parquent et leur font réciter le chapelet et clabauder des cantiques.

Easnite, malgré que les pauvres esclaves soient lâchées, elles restent sous la surveillance de la police cafardière du baigne: malheur à celle qui serait accusée d'être allée au ball... C'est un péché mortel.

Y a qu'un amusement de permis: faire la saint-nitouche à la confrérie des enfants de Marie.

Or, savez-vous combien gagnent les pauvrettes?

De quinze à trente cinq sous par jour!

Comme c'est insuffisant pour bouffer, plus d'une se laisse conter fleurette... Et si, à la loterie de l'amour, elle attrape un polichinelle, pas n'est besoin qu'elle radine à l'usine: elle est saquée d'autor!

Voilà donc une malheureuse de plus sur le pavé, sans autre perspective que de faire commerce de sa carcasse.

Ainsi, c'est catégorique: les manigances des nonnes, loin d'engendrer la vertu, font juste le contraire!



Italie. — Tant que le populo est resté calme et inodore, les dirigeants ont augmenté salement la dose d'impôts.

Comme c'était pas eux qui carmaient ils n'étaient jamais au bout des augmentations.

Mais foutre, il a suffi des émeutes dont j'ai jaspiné l'autre semaine pour fiche la trouille aux matadors de la gouvernance.

Illico, le ministre des finances a donné des ordres pour que les taxeurs d'impôts opèrent en douce. C'est déjà quelque chose, ... c'est pourtant pas suffisant!

Seulement, les grosses légumes macaroniques ne feront de nouvelles concessions que si le populo continue la rouspétance.

Pour ça, y a pas d'erreur.

Etats-Unis. — La grande grève des mineurs de la région de Pittsburg, dont l'un des incidents sanglants a été le massacre d'Hazleton est terminée.

Les grands chefs des Unions de métier affirment que c'est une victoire pour les prolos; si victoire il y a, elle ressemble bougrement à une raclée faramineuse.

Ce qui devrait ouvrir les quinquets aux pontifes en question c'est la pommade dont les inondent les quotidiens patronaux de Pittsburg. Ça, c'est la pierre de touche: quand l'ennemi vous pelote, c'est que vous avez fait son jeu!

Et dam, il ne faut pas être un gros malin pour deviner ce qui s'est passé: les capitalistes se sont alignés pour emberlificoter les gueules noires, en leur faisant mousser d'illusoires concessions.

Or, comme les mineurs commencent à voir la ficelle, les grands chefs des Unions font des pieds et des pattes pour les faire poirotter jusqu'en décembre: « Patientez!... On va s'entendre avec les patrons... »

Je veux bien que la patience soit une vertu mirifique, — mais foutre, elle n'est pas à la portée de tous: pour la pratiquer il faut avoir la planche à pain garnie de bricheton.

Et fichtre, il est inutile de dire que les mi-

neurs n'ont pas plus de pain sur la planche que de poil dans le creux de la main!

Aussi, les gas groument un tantinet! Ces derniers jours, à Hastings, des inconnus ont essayé de flamber le ventilateur d'une mine d'ou on avait saqué, la veille, plusieurs prolos.

Autre fourbi: à Edouardville, dans l'Illinois, y a peu de jours, les faux-frères radinaient à la mine escortés par de la fl caille. Une flopée de grévistes, accompagnés de bonnes bougresses tombèrent sur la clique, — et ils eurent le nez assez creux pour ne s'en prendre qu'aux roussins: les copines administrèrent du poivre dans les quinquets des bourriques et les grévistes leur choppèrent leurs lingots et leur octroyèrent une tatouille rupinskoff!

Aux Etats-Unis, la liberté existe... pour les bandits de la haute, pour les milliardaires et les accapareurs, — mais pour les bons fieux, c'est comme des dattes!

C'est à Chicago que, il y a dix ans, furent pendus quatre anarchos, que les marchands d'injustice savaient innocents!

Et les richards américains sont toujours aussi charognes: ces dernières semaines, un chouette caneton, *The Firebrand* (La Torche) publié en langue anglaise a été supprimé et ses éditeurs fourrés au bloc.

Pourquoi? Je ne vous pose pas de devinette, les copains, car vous ne devineriez jamais!

J'accouche: le *Firebrand* est poursuivi pour ATTENTAT AUX MŒURS... POUR AVOIR PUBLIE UN SUPPLEMENT DONNANT DES DETAILS SUR LES TORTURES ENDUREES PAR LES INNOCENTS DE BARCELONE.

Cré pétard, pour inventer un délit pareil il faut la ficelleuse hypocrisie des protestants américains.

C'est ces jours-ci que les deux copains arrêtés, Pope et Addis vont passer en jugerie. Les marchands d'injustice s'offrent bien à les refiche en liberté; mais, moyennant 2.000 dollars (10.000 fr.) de caution pour Pope et 500 dollars (2.500 fr.) pour Addis.

Et dam, comme les bons fieux, n'ont pas ce poignon ils restent au bloc, en attendant le procès.

Aux Etats-Unis, y a pas de lois scélérates. Qu'importe! La scélératesse étant chevillée au cœur des capitalistes, y a pas besoin qu'elle soit inscrite dans les Codes pour qu'ils la pratiquent.

Aux Organisations Ouvrières

Camarades,

Le Congrès corporatif de Toulouse ayant, à l'unanimité, accepté le rapport de la Commission du Boycottage et ayant émis l'avis qu'afin de mettre un frein à l'avalissement des salaires il soit fait une active propagande sur cette question, les membres parisiens de la Commission du Boycottage ont pris l'initiative de publier, en brochure, le rapport présenté au Congrès, afin de vulgariser la double tactique du *Boycottage* et du *Sabottage*.

Nous espérons que votre organisation nous aidera dans l'œuvre entreprise, en propageant dans votre milieu la brochure que nous éditons. D'ailleurs, afin de la rendre d'une facile propagation et pour la mettre à la portée de tous, nous faisons un premier tirage à cent mille exemplaires, ce qui nous permet de la mettre en vente aux prix minimes suivants:

10 brochures,	0,25;	par la poste,	0 fr. 35
100 —	—	par colis postal,	2 fr. 50
500 —	—	—	11 fr. »
1000 —	—	—	20 fr. »

Les demandes de brochures doivent être adressées, avec les fonds, au camarade Emile POUGET, 15, rue Lavieuville (Montmartre), Paris.

Nous espérons, camarades, que le concours de votre organisation est acquis à ce nouveau mode d'action, — ce faisant, vous vulgariserez les décisions du Congrès de Toulouse.

Les membres parisiens de la Commission du Boycottage: Delesalle (rapporteur); Cumora; Pouget.

OHÉ, BONS BOUGRES

réclamez partout

L'ALMANACH DU "PÈRE PEINARD"

Prix: CINQ RONDS

BIBLIOTHÈQUE SOCIALE DE MONTMARTRE
Salle Cloche, 80, boulevard de Clichy
Samedi 30 octobre, de 9 h. du soir à 6 h. du matin
GRANDE SOIRÉE DE FAMILLE

Programme
Allocution par Georges Etiévant.
A 9 h. 1/2

Les poètes chansonniers de la Butte, Xavier Privas, Louise France, Mévisto aîné, le poète philosophe Paul Paillette dans ses œuvres, Jehan Rictus, Yon Lug, Buffalo, le père La Purgé.

A minuit
GRAND BAL

A titre gracieux des bouquets seront offerts aux dames.

Le piano sera tenu par M. Clément.

Prix d'entrée : 1 franc

NOTA. — Le prix des consommations est le même que dans la journée

Communications

Paris. — Bibliothèque sociale de Montmartre, 2, rue d'Orchamps.

Vendredi 29 courant, à 8 h. 1/2 du soir, conférence par Jean Marostan.

Sujet traité : Quelques explications sur de précédentes conférences.

Pour être invité, s'adresser : aux bureaux du Père Peinard ; chez Lille, rue Burq.

— Les copains du XV^e se réunissent tous les samedis soir chez le bistrot, 116, boul. de Grenelle.

— Le Groupe des Etudes économiques et sociales. — Conférences publiques et contradictoires par Elie Murmain.

Salle du Commerce. — 1^{er} Samedi 30 octobre, à 9 h. du soir, l'Evolution sociale et la Faillite capitaliste.

— 2^e Jeudi 4 novembre, à 9 h. du soir, le Césarisme et le Catholicisme devant la question sociale.

— 3^e Jeudi 11 novembre, à 9 h. du soir, les Doctrines socialistes et le Proletariat. — 4^e Samedi 20 novembre à 9 h. du soir, l'Anarchie et la Science sociale.

Entrée : 0 fr. 30. — Cartes pour les quatre conférences : 1 fr.

— Bibliothèque sociologique des travailleurs libertaires du XII^e. — Après avoir lacéré nos affiches et arrêté les copains qui les collaient, la police a empêché la conférence en faisant fermer les portes de la salle.

La conférence est remise à samedi en quinze.

Obligés de changer de salle de réunion les libertaires du XI, XII et XX^e se réuniront samedi 30 octobre, à 9 h., aux « Trois Tramways », 79, boulevard Picpus.

Causerie sur la location d'un local.

— Tous les camarades du XV^e sont priés de se trouver le samedi 30 octobre, chez Béra, 116, boulevard de Grenelle, à 9 h. précises du soir.

Entente pour la période électorale.

Dimanche 31, à 8 1/2, soirée familiale, précédée d'une discussion sur le sujet suivant : vote et abstention. Les socialistes sont invités. Chants, poésies et récits.

— « L'Etat Naturel », samedi 30 octobre, à 8 h. 1/2, salle Bernard, 11, rue Lepic, causerie par Zisly.

Une partie littéraire terminera la soirée. Poésies par Jacques Liomer, Paul Paillette, etc.

Mary Huchet est invitée.

Quatre-Chemins. — Réunion des libertaires des Quatre-Chemins, samedi 23 octobre, 11, rue des Ecoles (buvette libertaire). Tous les copains sont priés d'être exacts pour une discussion importante.

Ivry-sur-Seine. — Le groupe libertaire se réunit tous les dimanches à 2 h. 1/2, salle Desly, place Guillaume Bac.

Saint-Denis. — Bibliothèque Sociale. Tous les camarades sont convoqués pour le samedi 30 octobre, à 8 h. 1/2, salle Montéremal, 35, rue de la République.

Sujet traité : Des différents moyens de propagande.

— Les camarades désireux de recevoir la revue « l'Ouvrier des Deux-Mondes » sont priés de s'adresser au camarade Louis Grandidier, 11, rue de Paris, qui leur fera parvenir.

Gennevilliers. — Les libertaires se réunissent le jeudi à 9 h. du soir, salle Leduc ; ils invitent les socialistes et les libre-penseurs à venir discuter avec eux d'une façon courtoise. Entrée libre.

Le camarade Marcel Marchand tient à la disposition des copains des livres, journaux et brochures.

Verviers. — Nizet, 69, rue du Coronmeuse, vend tous les journaux et publications libertaires.

Dijon. — Les personnes qui s'intéressent à la pro-

pagande libertaire et qui désirent journaux et brochures peuvent s'adresser au camarade Borne, rue Jean-Jacques-Rousseau, 38.

Bordeaux. — Les réunions de quartier organisées par le groupe anarchiste de notre ville sont closes momentanément.

Après la foire d'octobre, qui a commencé le 10 octobre pour prendre fin le 2 novembre, les réunions de quartier seront reprises avec la même persévérance et la même efficacité.

En revanche, les conférences à la campagne seront poursuivies de plus belle.

— Samedi 30 octobre, quatrième réunion à la campagne, à la « Renaissance de la Baraque », chemin Lamothe, à deux pas de la place du 14 juillet, au Bouscat. Conférence publique et contradictoire.

Sujets à traiter : les théories anarchistes ; les élections futures ; analyse des programmes de Jourde, de Charles Bernard, etc.

Entrée : 0 fr. 10.

Marseille. — Les travailleurs désireux d'éclaircir la question sociale se réunissent les mercredi et samedi soir, au bar du Vrai Berger, place du Jardin des Plantes, aux Chartreux.

Lundi 1^{er} nov., à 9 h. du soir, grande soirée familiale, organisée par le groupe « les Propagandistes révolutionnaires », salle de la Brasserie Noailles.

Première partie : grand concert et déclamations. Deuxième partie : causerie par les camarades Vaillant, Th. Jean, Jouvarin et Renard.

Troisième partie : grande sauterie intime.

Le piano sera tenu par un camarade. — Entrée : 50 centimes.

Amiens. — Samedi 30 octobre, à 8 h. 1/2, à l'Alcazar d'Amiens, grande fête familiale organisée par les libertaires d'Amiens. Concert, causerie grand bal de nuit. Tombola gratuite.

Entrée : 0 fr. 30 pour les hommes et 0 fr. 20 pour les dames ; les enfants au-dessous de douze ans ne paieront pas.

— Tous les camarades sont convoqués le dimanche 31, à 5 h. du soir, au Cent de Piquet, faub. du Cours.

Compte-rendu du rendement de la fête et causerie par un camarade.

Limoges. — Les libertaires se rencontrent tous les dimanches à 2 h. 1/2 du soir, 131, faubourg de Paris.

— Le camarade Barian, 3, boul. St-Maurice, se charge de recevoir toutes les souscriptions pour la propagande.

On peut se procurer chez lui toutes les brochures parus.

— Le groupe, la Jeunesse libertaire, se réunit à partir du dimanche 24 courant, tous les dimanches à 2 h. 1/2 de l'après-midi, 3, place du Champ de Foire, restaurant Brousseau. A chaque réunion, causerie par un camarade, chants, poésies révolutionnaires.

Le Havre. — Les libertaires du Havre et de la région se réunissent aux locaux habituels.

Le Mans. — Les lecteurs du « Père Peinard » des « Temps Nouveaux » et du « Libertaire » se réunissent tous les samedis à 8 h. 1/2 du soir, salle Sthorez, avenue de St-Gilles.

Cette. — Les copains se réunissent chaque jeudi et samedi au café Isoird, 2, route Nationale.

Le Pile. — Le groupe les « Libertaires de Pile » se réunissent tous les samedis soir. Le mercredi soir groupe d'études.

Reims. — Le camarade Foudrinier, 30, rue de Metz, prévient les personnes qui désiraient prendre connaissance des écrits libertaires, qu'elles peuvent s'adresser chez lui. Il tient à leur disposition journaux, brochures, livres, etc.

Reims. — Samedi 30 octobre, conférence publique et contradictoire, salle Vanny, à 8 h. 1/2 du soir.

Ordre du jour : la Verrerie ouvrière, la prud'homme, sujet ayant trait au présent et à l'avenir du prolétariat.

Plusieurs orateurs prendront la parole.

— Dimanche 31, à 4 h du soir, café Emile, rue Châtiville, réunion de tous les copains.

Ordre du jour : Formation d'un groupe et de la tactique à suivre.

Nîmes. — Les libertaires et leurs amis se réunissent tous les samedis, dimanches et lundis, rue de la Vierge, café Dayre.

Samedi 30 octobre, ordre du jour : Nécessité rigoureuse et bases d'une entente en vue des prochaines élections.

Les bouquins de la bibliothèque sont à la disposition des copains qui veulent les consulter.

— La Jeunesse Libertaire se réunit les samedis et dimanches, 2, rue Monjardin, coin de l'Esplanade, bar français.

Samedi 30 octobre, conférence ; sujet : des moyens pratiques de démasquer la prochaine grande duperie électorale.

Liège. — Les libertaires se réunissent tous les dimanches, à 6 h. du soir, chez P. Schbebach 85, quai d'Orbaa.

Lille. — Dimanche 31 octobre, 126, rue de la Vignette, à la Liberté, réunion des camarades de Lille et des environs ; causerie par un camarade.

A l'issue de la causerie une collecte sera faite au profit des « Temps Nouveaux ».

Saint-Nazaire. — Les copains qui veulent les journaux libertaires à domicile et de huit lieues à la ronde n'ont qu'à s'adresser à Hamelin, aux Prés-Gras, qui se fera un plaisir de les leur porter avec sa bicyclette.

Chalon sur Saône. — Tous les travailleurs qui s'intéressent à la question sociale sont invités à se réunir chez Guillon, 39, rue St-Georges, pour discuter des élections et de la propagande abstentionniste. — Urgence.

Toulon. — Les camarades trouveront toutes les publications anarchistes rue Vincent Cordouan, 2, au marchand de journaux.

En vente aussi, la brochure : les « Variations guesdistes ».

Tours. — Les copains qui voudraient aider à l'édification de l'école libertaire sont avisés que le vendeur de journaux, brochures et chansons libertaires détient une liste de souscription que chacun peut consulter et faire circuler parmi les prolés déclassés.

Dans ce but, s'adresser chez le vendeur des canotons, rue Gohier, 22, au premier étage. — Les camarades qui auraient connaissance d'un local pour les réunions du groupe libertaire sont priés d'en aviser le vendeur.

Le Chambon. — Les camarades de Firminy, le Chambon et Saint-Chambond sont avertis que Panel criera et portera les journaux libertaires à domicile.

Charleroi. — Tous les libertaires se réunissent le samedi, à 8 h. 1/2, au café du Temple de la Science.

Samedi 30, communication urgente et causerie.

A la réunion qui a eu lieu à la Salle du Commerce le samedi 23 octobre, une collecte a été faite au bénéfice du camarade Vivier (dit pas d'erreur). Cette collecte a produit la somme de 5 fr. qui lui a été transmise par un camarade.

Petite Poste

M. Havre. — R. Forges. — P. St-Etienne. — B. Brest. — F. Benay. — Coop. Lyon. — B. Marseille.

— G. Tarare. — O. Segré. — H. Orléans. — V. Nîmes. — B. Compiègne. — E. Vendôme. — P. Le Chambon.

— G. Amiens. — N. Tours. — H. Vienne. — R. Nonzon. — M. Troyes. — D. St-Quentin. — E. et P. Reims. — R. Bordeaux. — M. Romans. — G. Carmaux. — R. Marmande. — P. Marmande. — P. Lille. — M. Nonancourt. — A. Angers. — L. Jemmapes. — M. Bruxelles. — H. St-Nazaire. — D. Montluçon. — Reçu règlements, merci.

— Le camarade Oscar Soyser est prié de donner de ses nouvelles. — Une libertaire de St-Denis.

— L. Vendôme : Non, M. de L. n'a pas réglé.

Pour la famille d'Angiolillo : un copain, 1 fr.

POUR GRAISSER LE TIRE-FIED DU PÈRE PEINARD : R. Farges, 0.95. Un copain, 1 fr.

EN VENTE AUX BUREAUX DU "PÈRE PEINARD"

LES BUREAUX DES

LES BUREAUX DES

Variations Guesdistes, Opinions anciennes de Jules Guesde, Gabriel Deville, etc., recueillies et annotées, par Emile Ponget (broch.) 0 10 0 15

L'Almanach du Père Peinard, pour 1896... 0 25 0 35

L'Almanach du Père Peinard, pour 1897, fascicule de petites histoires et de galeries d'illustrations... 0 25 0 35

L'Art et la Révolte, broch. par F. Pelloutier. 0 10 0 15

Gueules Noires, album de 10 croquis, d'après l'œuvre de Constantin Meunier, par Luce, préface de Charles Albert... 1 00 1 30

Endehors, par Zo d'Axa, le volume... 1 00 1 30

La Grande Famille, par J. Grave, le volume... 2 50 2 80

La Société Future, le volume... 2 50 2 80

La Conquête du Pain, par Kropotkine, le v. 2 50 2 80

Les Joyeux de l'Exil, par C. Malato, le volume... 2 50 2 80

La Philosophie de l'Anarchie, par C. Malato, nouvelle édition, le volume... 2 50 2 80

La Bibliographie de l'Anarchie, fort volume documentaire, in-8... 5 »

Le Socialisme et le Congrès de Londres, par Hamon, le volume... 2 50 2 80

La collection de La Sociale, 1895 et 1896, 76 numéros... 7 50 8

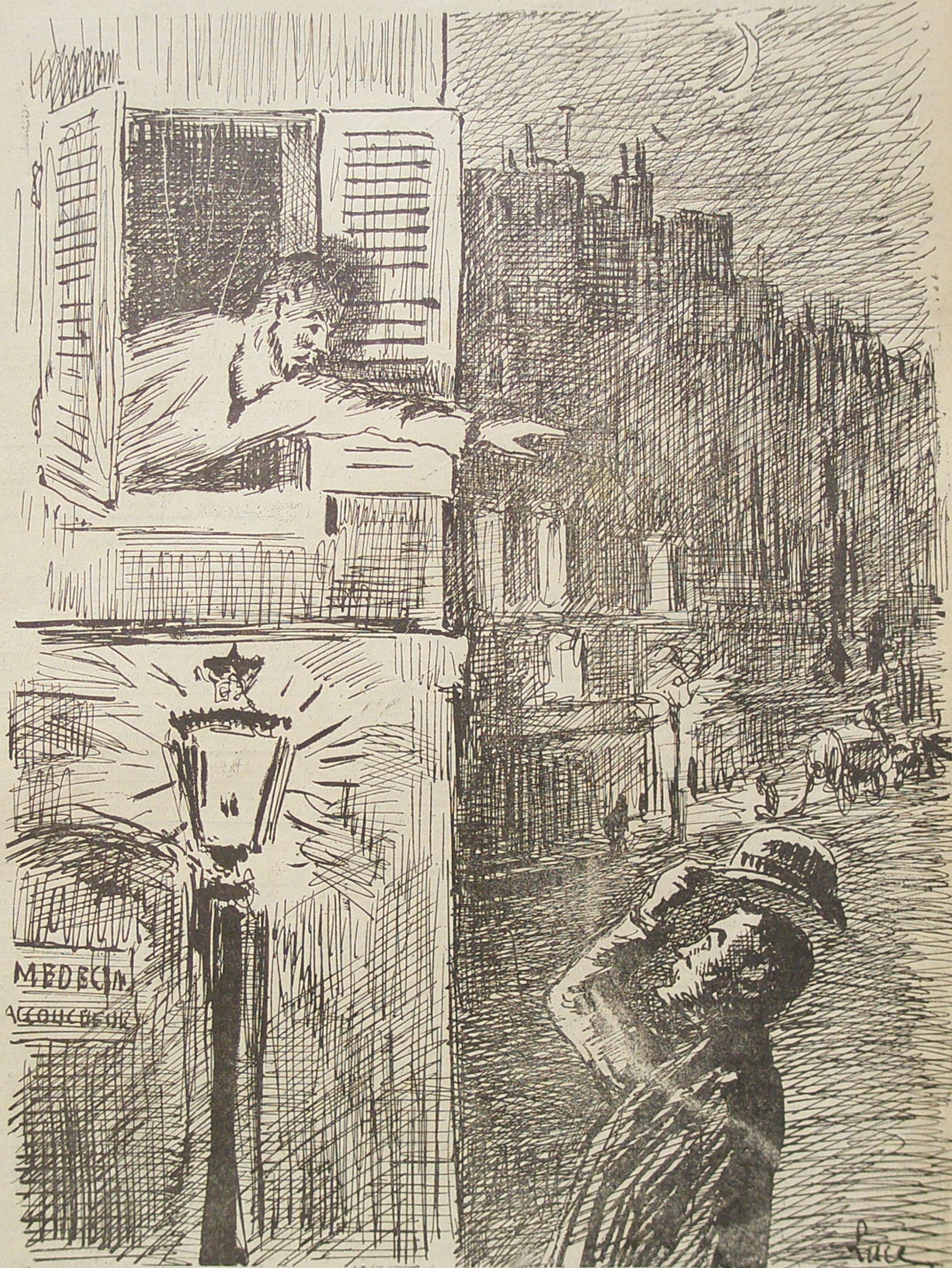
Le Père Peinard, années 1891, 1892, 1893, l'année... 8 » 8 60

Les copains qui, pour décorer les murs de leur tuerie, aiment les affiches, peuvent s'en offrir une format colombier de Max-Luce.

Militaire Professionnel, prix 1 fr. 25 ; par poste 1 fr. 50 ; par colis postal 2 fr.

Le gérant : C. FAVIER.
Imprimerie C. FAVIER, 130, r. Lafayette, Paris

La Revanche du Médecin



— C'est pour un accouchement!
Le Médecin. — Au bout de la rue, chez Bertulus, juge d'instruction.